

le majordome, le vieil *escribano* et nos deux guides. Chevaux et voitures avaient disparu; de plus quarante Indiens *peones*, pris au *lasso*, avaient été emmenés comme recrues. C'était là le premier avertissement donné par le général Carbajal à son cousin La Serna, qui, penchant encore entre la cause juariste et le régime impérial, finit par accepter la présidence de la grande *junta* convoquée à Vittoria pour le 15 novembre 1864; cette *junta* devait réunir tous les notables du Tamaulipas, appelés à discuter les intérêts de leur État. Le 3 novembre, le capitaine Isabey, après avoir si bien réussi, ramenait les escadrons à Vittoria; la cavalerie avait ainsi parcouru soixante-sept lieues en quatre nuits et quatre jours. Cette course donne une idée des services que peut rendre le cheval du Tamaulipas.

## V

Les nouvelles qui suivirent ces événements furent très-fâcheuses. Les deux officiers de la contre-guérilla française retenus à Tampico par les besoins du service avaient succombé au *vomito*; quatre-vingt-sept soldats faisant partie de nos trois cents

Africains récemment débarqués, en quelques jours d'épidémie, avaient été aussi enlevés par le fléau, qui décimait plus encore la population indigène. Le reste du détachement avait été mis aussitôt en marche sur Vittoria. Malgré ces mesures, le chemin fut semé de morts. Pour redonner du courage aux survivants frappés de terreur à la vue de ce mal aussi étrange que rapide, la contre-guérilla leur expédia en toute hâte des secours et des médicaments. Là où leurs aînés avaient passé au milieu de chaleurs caniculaires avec des pertes minimales, les nouveau-venus s'affaissaient presque foudroyés, et il n'en arriva que cent dix-sept à Vittoria. L'insurrection en même temps faisait des progrès. Les villes de Croy, de Padilla, s'étaient soulevées à la voix d'un ancien commandant de Cortina, Ingenio Abalos. Ce nouveau rebelle avait déjà coupé les communications de Sotto-Marina et de Tancasnequi, tandis que Mendez interceptait celle de Monterey et de San-Fernando. Le but évident de cette levée de boucliers était d'empêcher tous les notables de la province d'arriver à la *junta* de Vittoria. Pour réussir, Carbajal, par l'organe de Mendez, n'avait pas craint de prêcher cette fois la guerre sociale, devant laquelle il avait reculé jusqu'au moment où il avait compris que l'ouverture de la *junta* allait consacrer l'union des grands propriétaires, dési-

reux de resserrer leurs liens, et que l'insurrection perdait ses meilleures chances d'avenir. Ses espérances furent dépassées. Ce que le gouvernement eût dû tenter avec sagesse et promptitude, l'émancipation des Indiens, ses ennemis l'entreprenaient, mais sans opposer aucun frein aux convoitises et aux haines déchaînées. Tous les Indiens, qui formaient le seul élément sérieux de reconstitution mexicaine, se levèrent en masse contre leurs *hacenderos* en réclamant le partage des terres. Tous les petits *pueblos* prirent les armes, les maisons restèrent désertes, et les bois s'emplissant de rebelles, les canons de fusil bordèrent les haies des sentiers.

Le 8 novembre 1864, un *vaquero*, venu de Sotto-Marina à franc étrier, entra à la maison de commandement de Vittoria. Jésus La Serna faisait savoir que ni les notables du district du centre ni lui-même ne pourraient se rendre à la prochaine *junta* du 15 novembre; leur tête avait été mise à prix s'ils bougeaient, et malgré toute leur résolution ils ne pouvaient, disaient les notables, songer à se mettre en route sans force armée au moment où tous les chemins étaient barrés par les bandes de Mendez, grossies à vue d'œil. La défection, même non calculée, de La Serna, qui comptait un puissant parti et qui seul pouvait contre-balancer

l'influence de son parent Carbajal, avait une trop grande portée pour que l'autorité française ne voulût pas lui ôter tout prétexte d'abstention; d'ailleurs l'intérêt du pays exigeait qu'on cherchât à compromettre La Serna de façon qu'il ne pût désormais reculer. Les deux escadrons de la contre-guérilla se remirent en route pour Sotto-Marina, l'un à gauche par le chemin de Padilla, l'autre à droite par celui de Croy, balayant ces deux parcours pour se donner la main au *ranchito* de la Puerta. Guemès et Padilla étaient vides; Croy était en pleine insurrection, et toutes les cases en étaient abandonnées. La maison des *rentes publiques* avait même été démolie et pillée par le chef Ingenio Abalos. L'alcade récemment installé, fait prisonnier par les guérillas, avait pu s'échapper dans la broussaille, où il avait été poursuivi à coups de fusil. On dut bien se garder pendant la nuit passée à Croy. Un guérilla de mine repoussante fut fait prisonnier. Résigné d'avance au sort qui l'attendait, il s'accroupit auprès du feu du bivouac, et pendant que le chef de contre-guérillas, assisté de l'alcade de Croy, qui nous avait ralliés, et d'une cour martiale, lui faisait subir un dernier interrogatoire, le Mexicain lui demanda cavalièrement une cigarette. Sur son propre aveu, il fut reconnu coupable d'espionnage et de rapines. Le cœur se serrait de voir à la lueur

rougeâtre du foyer ce bandit, intelligent d'ailleurs, assis tranquillement et savourant cette dernière fumée de tabac. Quand il eut achevé sa cigarette, toujours impassible, il se leva en proférant le mot sacramentel : *A la disposicion de Vd, senior* (à votre disposition) ; c'est ainsi qu'il s'en alla dans l'autre monde. L'alcade nous apprit à son tour qu'une femme galante, la maîtresse d'Ingenio Abalos, connue sous le nom de Pepita, partageait ses loisirs entre les Français à Vittoria et les chefs de guérillas à Croy, où elle avait sa demeure; que sa maison était le rendez-vous des orgies et des conciliabules où elle nous trahissait; que le soir même, une heure avant notre apparition à Croy, elle y était entrée à l'improviste, éventant notre marche près de la bande réunie dans une partie de *monte*. Il ajoutait que les guérillas, après s'être concertés devant elle à voix basse, s'étaient lancés en toute hâte sur la route de la Puerta, où nous devions passer de nuit, pour nous y dresser une forte embuscade.

Après perquisitions faites, la charmante espionne fut trouvée cachée sous un tonneau, au fond d'un faux grenier de sa maison. Le sol de la case était encore jonché de cartes, de verres et de robes fanées. La Mexicaine refusa, malgré nos prières, de donner des renseignements sur la nature et la

position de l'embuscade. Alors une corde à nœud coulant fut attachée à la poutre du toit, une montre fut placée en évidence sur la table, et la prisonnière fut prévenue que, si elle n'avait pas parlé au bout de cinq minutes, elle allait être pendue : elle resta muette. De temps à autre, prête à s'élancer comme une panthère, les yeux fixes et ardents, elle observait les *revolvers* passés à la ceinture des Français; la cinquième minute était expirée que la femme n'avait pas encore rompu le silence. La corde s'abaissa lentement et fit tressaillir le cou de Pepita. La menace avait réussi : elle fit des aveux complets.

On partit de Croy. L'alcade, craignant ses concitoyens, voulut nous suivre; Pepita, gardée par deux contre-guérillas, marchait en tête comme une fière amazone. Pas un coup de feu ne partit de la forêt, et un des guérillas, tombé plus tard entre nos mains, avoua que la bande de Croy, à la vue de la favorite du chef Abalos devenue notre prisonnière, s'était blottie dans le lit d'une *barranca* sans oser nous attaquer. Le lendemain, sur tout notre parcours, nous entendîmes les mugissements des taureaux sauvages; mais nous savions qu'Ingenio Abalos avait le talent d'imiter parfaitement les mugissements de ces animaux; il comptait ainsi nous inspirer de la confiance, puisque d'ordinaire les bandes de bétail s'enfuient à la vue de l'homme.

A une heure convenue, les deux escadrons se rejoignirent au précipice de la Puerta, et attendirent vingt-quatre heures au *rancho* voisin les notables de Sotto-Marina, qui nous avaient avertis de leur départ. Toutes les chambres du *rancho* étaient semées de poudre ; l'ennemi venait de les évacuer. Le soir, La Serna, suivi d'un nombreux cortège, nous donnait la main.

Le 15 novembre 1864 au matin, les coups de canon prescrits par le cérémonial faisaient retentir la grande place de Vittoria. La *junta* entraît en séance dans la salle de l'*ayuntamiento*. L'assistance était nombreuse ; La Serna fut acclamé président. Tampico, comme ville importante, accepte mal la suprématie de Vittoria, sa capitale en décadence. Aussi son préfet politique, Apollinar Marquez, déjà hostile à l'intervention française (1), refusa-t-il de déférer à l'invitation qu'il avait reçue et usa-t-il de mille stratagèmes, sans réussir entièrement, pour arrêter le départ des notables du district du sud. D'un autre côté, deux des villes les plus éloignées du Tamaulipas dans la direction du nord, Hidalgo et Villagran, menacées qu'elles

(1) Après la *junta*, ce fut la Serna qui le remplaça dans ses fonctions de préfet politique. Carbajal fit raser les troupeaux de la Serna, et mit à prix pour cent mille piastres la tête de son cousin.

étaient par San-Carlos, n'avaient pu répondre à l'appel du gouvernement. Cela était d'autant plus regrettable que dans leur rayon est englobée la zone la plus riche de l'État de Tamaulipas.

Pendant que la contre-guérilla battait la campagne pour ouvrir les chemins aux Indiens amenant leurs produits à Vittoria et défendre la ville contre les incursions de plus en plus hardies des guérillas, une nouvelle colonne expéditionnaire, composée de cavaliers et de fantassins, fut chargée d'aller chercher les notables à Hidalgo et à Villagran, sur la demande de la Serna, désireux de rallier tous les centres de la province en un seul faisceau et d'organiser les gardes rurales. On tenta encore de former une gendarmerie ; douze Indiens, robustes et braves cavaliers, en furent le premier noyau. Le lendemain, on trouvait le sous-officier de cette troupe pendu à une lieue de la ville. Les nouveaux engagés ne se découragèrent pas, et même deux d'entre eux partirent comme guides de la colonne envoyée dans un pays nouveau dont ils connaissaient toutes les localités.

La route qui conduit à Hidalgo, et qui pendant une vingtaine de lieues court le long des dernières pentes des montagnes, est parsemée d'*haciendas* fertiles où abondent le tabac, le maïs, la canne à sucre et les oranges. C'est la meilleure route du

Tamaulipas et la plus fréquentée. Presque à la sortie de Vittoria, un premier coup de feu nous fit dresser l'oreille. A la hauteur de l'*hacienda* de Caballeros, notre avant-garde se heurta la tête dans les jambes d'un pendu ; c'était un pauvre cordonnier de Vittoria, nommé Serapio Hernandez, parti la veille en courrier de la *junta* expédié à Hidalgo. La clairière était pleine de feux encore fumants et de débris de bestiaux fraîchement tués. Ce tableau était sinistre. On atteint bientôt l'*arroyo* de la Palmita, torrent desséché, au lit encaissé, dont les bords étaient hérissés de lianes et de ronces. A peine engagés dans la pente, un nuage de fumée enveloppa tout à coup les partisans français ; mais, comme on ne marchait qu'avec méfiance, chacun fut vite couché sous la décharge de l'embuscade, qui passa comme un ouragan par-dessus les têtes ; puis on se releva. Pas un ennemi n'était visible. Alors fantassins à la baïonnette et cavaliers le sabre nu s'engouffrèrent sous les halliers ; presque aussitôt on entendit des cris étouffés. Dix minutes après, la contre-guérilla était ralliée ; on essuya sur l'herbe les lames rougeâtres, et malgré les insultes des bandits galopant dans tous les sens, nos tirailleurs et nos flanqueurs éclairèrent le pays, le doigt sur la détente de la carabine, ripostant de temps à autre. Le soir, on coucha au bord d'une rivière

dont le clapotement troubla seul le silence de la nuit. Ce même jour, un peloton de contre-guérillas, envoyé au secours de l'alcade de Guemès, fut moins heureux ; après avoir sauvé l'alcade, nos camarades furent chaudement reconduits par une guérilla supérieure en nombre et grossie des habitants du village, et l'officier français rentra à Vittoria les deux cuisses traversées d'un coup de feu.

La première étape que nous avons parcourue sur la route d'Hidalgo ne comptait pas moins de dix lieues. Le lendemain de bonne heure, tirillés sans cesse par des *avanzadas* toujours invisibles, nous traversions la Corona. Moitié des fantassins montèrent en croupe des cavaliers ; mais les autres, moins bien servis, furent condamnés à un bain de jambes glacial, car le vent du nord avait soufflé toute la nuit, et au moment du lever du soleil, heure à laquelle le froid est ordinairement le plus intense, le thermomètre était descendu à dix degrés au-dessous de zéro : à midi, le jour même, il atteignit trente-six degrés de chaleur. La rive opposée de la Corona était couronnée par une *hacienda* qui a été une résidence princière. En avant de ses deux ailes, deux villages, habités par les serviteurs de l'habitation, s'échelonnent sur la pente. En arrière des bâtiments, d'immenses plan-

tations d'orangers produisent par an, en temps d'exportation facile, de 6 à 7,000 piastres. C'est aujourd'hui le domaine du général La Garza, l'ancien gouverneur qui s'est rallié à nous, et qui, pour ménager la situation, s'est rendu à Mexico, confiant ses biens à son frère cadet Bautista La Garza. Ce dernier, qui s'était tenu à l'écart de la *junta*, déguisa mal son antipathie pour les Français pendant la courte halte qu'ils firent à cette *hacienda* de Santa-Engracias. Nous apprîmes aussi que Mendez avait passé la soirée et la nuit précédentes en compagnie du jeune La Garza après son embuscade infructueuse de la Palmita, que sa troupe s'était ravitaillée dans les magasins de Santa-Engracias, et que Mendez, après avoir pompeusement annoncé l'intention de nous attendre et de nous détruire dans cette position, avait décampé le matin à notre approche et s'était rejeté en arrière vers Hidalgo.

A la sortie des plantations de Santa-Engracias, le pays est accidenté : ce n'est plus ni la terre chaude ni la plaine, ce n'est pas encore la montagne. C'est une succession de bosquets favorables aux embuscades. Aussi notre avant-garde se glissait silencieuse, fouillant du regard tous les recoins de bois, tenant toujours à distance l'ennemi qui battait en retraite. Au détour d'une *vereda*, elle

surprit un brigand armé, qui se cacha sous un faux nom, mais qui fut vite reconnu par un de nos guides comme le célèbre Galindo, le plus fameux bandit de tout le Tamaulipas, et passé par les armes. Un peu plus loin, un vrai *gentleman*, lancé au galop, à qui sans doute Galindo servait d'éclairreur, se croisa au sommet d'un mamelon avec nos *avancées*. Il avait fort bonne mine et parlait français. Il déclara être Rafael de La Garza, frère aîné du général. Sa présence dans ces parages était fort suspecte, car malgré le décret il était armé de *revolvers*, marchait sans passeport, et ne s'était encore présenté à aucune autorité. Il voyageait seul, à son aise, sans peur des guérillas, et de plus il sortait de l'*hacienda* voisine, Santa-Maria, domaine de M. Ortiz, son beau-frère, où l'ennemi avait aussi campé la dernière nuit. Cependant il donna sa parole qu'il était étranger aux bandes et qu'il se présenterait avant cinq jours au colonel Du Pin ; il réclama même une lettre d'introduction. On lui remit une lettre confidentielle bien fermée, et, malgré de justes soupçons inspirés par son ancien grade de colonel juariste, on le relâcha.

A la tombée du jour, on finit par découvrir, à l'extrémité d'immenses cultures de maïs, l'*hacienda* de Santa-Maria. La cour intérieure était encore pleine de litière fraîche ; une trentaine de

guérillas avaient en effet campé sous les fenêtres de M. Ortiz, qui, pour éviter nos questions, prétextait une maladie et resta couché toute la soirée. Nos deux gendarmes, en faisant causer les nombreux *peones* de Santa-Maria, apprirent bientôt qu'un nouveau parti de cavaliers levés la veille dans la ville d'Hidalgo avait passé là pour se réunir à Mendez, dont le *rancho*, appelé *Enchillado*, est perché sur la rive gauche de la Corona, en face de Santa-Maria. En fouillant Enchillado, nos éclaireurs s'emparèrent d'un Indien qui déclara courageusement que depuis vingt ans il était le serviteur de Mendez. Le prisonnier dut sa liberté à la franchise qu'il montrait dans ce moment suprême. Mendez répondit à cette générosité par un *bando* qui ordonnait à tous de faire le vide devant les Français sous peine de pendaison. En effet, plus nous avançons, plus la solitude était menaçante ; elle n'était troublée que par les coups de fusil échangés entre nous et les vedettes éventées par les chiens galopant nuit et jour en tête de notre colonne. Pourtant la route d'Hidalgo est semée de *ranchos* et d'*haciendas*.

La ville d'Hidalgo, moitié moins grande que Vittoria, avait été évacuée à la hâte dès l'apparition du *bando*. Toute la population, chargée de ses effets les plus précieux, avait gagné les bois. Les

maisons étaient désertes ; partout on trouvait des traces de cartouches récemment fabriquées. Au coin de la place principale, près de l'église où la contre-guérilla débouchait au pas de course, en travers et sur le seuil de l'unique porte ouverte, était étendu un large pavillon américain. Derrière le pavillon, un homme pâle, les bras croisés, de haute stature, la tête découverte, attendait immobile. Pressées à ses côtés, pleuraient de terreur sa femme et ses deux filles. C'était un consul américain, M. Daniel Hastings. Après un échange de cordiales paroles, le consul déclara en secret à l'officier français que Mendez en personne lui avait dit la veille qu'il voulait attirer les contre-guérillas à Hidalgo, leur couper les communications, et les attaquer à outrance au moment de leur retour avec des forces bien supérieures. Mendez connaissait exactement le chiffre de notre effectif, qu'il avait fait compter. Tous les notables d'Hidalgo s'étaient enfuis à Villagran ; la mission dont nous étions chargés ne pouvait donc se terminer que douze lieues plus loin, à Villagran même.

En quittant Hidalgo, on parcourt un terrain toujours varié : on passe d'une forêt vierge à une vallée presque nue, partagée par un fleuve qui serait couvert d'usines, si les Américains s'établissaient sur ses rives ; plus loin, c'est une petite

chaîne de collines aux rudes descentes, aux pentes ravinées. En face, l'horizon est barré par une ligne de hauts mamelons : c'est au pied de ces collines, sur le bord d'une rivière encaissée et rocailleuse, qu'est bâti Villagran. Du sommet de la pente escarpée que descendaient les contre-guérillas, la ville se découvrit tout entière. Elle nous parut charmante au premier aspect, mais soudain, sur la grande place, on vit miroiter aux reflets du soleil des canons de fusil ; puis les armes s'entremêlèrent et se dispersèrent dans un tourbillon de poussière que le vent emporta rapidement sur la route latérale de San-Carlos. C'était le contingent de Villagran, une cinquantaine de cavaliers appelés sous la bannière de Mendez ; à leur tête marchait, nous dit-on, le lieutenant-colonel Perfecto Gonzalès, l'homme du Texas et le recruteur d'Américains ; le *revolver* sur la gorge des habitants, il venait d'extorquer toutes les piastres et toutes les armes de la ville.

Les notables de Villagran, réunis à ceux d'Hidalgo, s'étaient prudemment réfugiés dans la ville de Linarès, cité importante du Nuevo-Leon et distante d'une quinzaine de lieues. Un brave *arriero* qui nous accompagnait depuis quatre jours s'offrit, malgré le péril, pour porter un message au préfet politique de Linarès, où vivait sa propre famille.

Le lendemain même, le chef des contre-guérillas recevait un pli du préfet politique, Guillermo Morales, qui annonçait le retour de plusieurs des notables confiants en notre protection, et qui, sur le récit des attaques répétées de la bande de Mendez, toujours grossissante, récit que lui avait fait l'*arriero*, nous offrait l'appui de la moitié de ses forces. En pareil temps, de la part du préfet mexicain, pareille offre, qui fut du reste refusée, était un véritable acte de bravoure. On passa vingt-quatre heures à Villagran ; c'est une vieille cité provinciale, pleine d'animation, digne de la curiosité du touriste. La population, qui s'élève à près de trois mille âmes, est énergique et industrielle ; elle se ressent déjà du voisinage de la frontière ; malgré la terreur qu'y faisait régner depuis quatre jours la bande de Perfecto Gonzalès, tous les habitants étaient au travail. Villagran a de l'avenir, car c'est le rond-point où viennent se croiser les routes de Matamoros, de Monterey, de San-Luis et de Tampico ; mais il lui manque des forces régulières pour la protéger.

Prévenue que neuf des notables étaient sortis de Linarès pour la rallier, la troupe française se porta à leur rencontre jusqu'au Pilon. Le Pilon sert de limite à l'État de Tamaulipas, qu'il sépare du Nuevo-Leon ; ce torrent de funeste mémoire



n'est encore qu'un ruisseau s'échappant de la montagne et entouré de fermes. Les notables, qui avaient déjà couru plusieurs dangers, ne cachèrent pas leur satisfaction à la rencontre des *colorados*, et tout le cortège reprit la direction de Vittoria en gagnant la traverse. Nous avons trente-sept lieues à franchir. Dès la première halte, à peine étendus sur l'herbe pour déjeuner, nous fûmes troublés par une avalanche de coups de fusil ; mais deux guérillas tombés avec leurs chevaux dans une de nos embuscades payèrent pour leurs camarades. Le soir, on découvrit par hasard un *rancho* perdu au fond des bois et perché sur un petit mamelon dénudé. La position était bonne pour la nuit, et en pénétrant dans les cases on trouva quatre jeunes Mexicaines aussi élégantes sous la mantille que séduisantes de taille et de visage. C'était la retraite des quatre maîtresses des chefs républicains d'Hidalgo et de Villagran. La villa d'été, quoique bien meublée, avait misérable apparence ; mais les Mexicains l'avaient choisie comme étant très-sûre. Par galanterie française, à la porte des belles recluses fut posté un factionnaire chargé d'éloigner les curieux de tous grades. Les pauvres femmes tremblaient fort ; mais peu à peu, tout en conservant leur fierté nationale, la curiosité les porta à venir partager le frugal repas des officiers. L'une

d'elles, la favorite du chef Rafael Cerda d'Hidalgo, pendant que le babil de ses compagnes étouffait le bruit de ses confidences, se rapprocha de mon oreille et me dit vivement à voix basse : « Vous êtes perdus ; un cercle de guérillas vous enserre. J'ai peine à vous voir mourir, car les Français valent mieux que leur réputation. Depuis votre départ de Vittoria, vous avez adressé au colonel Du Pin neuf courriers. Un seul a pu traverser les lignes : vous trouverez huit cadavres se balançant aux arbres du chemin ; prenez garde, car toutes les *veredas* sont gardées et pleines d'embuscades. » Et pour preuves la jeune femme cita plusieurs passages de lettres confidentielles interceptées, dont un entre autres n'était pas flatteur pour le caractère de son amant. La nuit était venue avec un épais brouillard ; aucun feu ne trahissait le bivouac, chacun s'endormit la main sur son arme. Vers deux heures du matin, deux *qui-vive* furent poussés par nos sentinelles : il y fut répondu par le majordome du *rancho* et un négociant de Burgos, ville voisine du Texas. Ce voyageur, malade et fatigué, demandait à se coucher dans une des cases. Le majordome interrogé déclara que son compagnon, rencontré en route, lui était resté inconnu. L'étranger fut fouillé ; il était armé de *revolvers*, et dans la garniture intérieure de son

*sombrero* on trouva plié son brevet de lieutenant-colonel juariste au milieu de proclamations terroristes appelant les Indiens au massacre des Français et des traîtres. C'était Perfecto Gonzalès lui-même, le pillard de Villagran, car, malgré sa barbe fraîchement coupée, les citoyens de Villagran, dépouillés par ses mains, l'avaient reconnu. Gonzalès finit par avouer qu'il était venu en espion, qu'il allait rejoindre Mendez, et que, surpris par le brouillard, il était tombé dans nos avant-postes, dont il ne soupçonnait pas le voisinage. A l'annonce du sort réservé aux espions, le désespoir s'empara du prisonnier ; supplications, menaces, promesses de rançon s'échappaient de ses lèvres : cela était triste à voir, et il mourut mal. Ce fut le premier et le seul Mexicain que nous rencontrâmes lâche à l'heure suprême.

Depuis trois jours, telle était la terreur inspirée par Mendez, que nous n'avions pu, même au prix de dix onces d'or (800 fr.), trouver un courrier de bonne volonté. Aussi, le colonel Du Pin restant sans nouvelles de la troupe partie pour Villagran, des bruits alarmants n'avaient pas tardé à circuler à Vittoria. On savait d'abord que toutes les guérillas de Croy, de Guemès et des environs s'étaient dirigées sur Hidalgo. Toutes ces forces avaient donc dû se grouper autour de Mendez. Pressé par

l'inquiétude, le colonel Du Pin partit à marches forcées à la tête d'une seconde colonne pour dégager ses contre-guérillas. Tous les notables, par l'organe de leur président La Serna, demandèrent à s'armer et à courir sus à l'ennemi commun.

Ce premier réveil d'énergie civique, cette démonstration spontanée des *hacenderos* devait produire un bon effet sur les esprits des Indiens égarés, car les *peones* de La Serna étaient seuls restés fidèles à leur maître. Aussi Mendez, prévenu du mouvement de Vittoria et ne se sentant plus en sûreté entre deux feux, renonça bien vite à la poursuite annoncée par la maîtresse de Rafael Cerda et rebroussa chemin jusqu'à l'*hacienda* de Santa-Maria, que M. Ortiz avait évacuée. Tous les *peones* de l'*hacienda*, enrôlés de force, durent construire sous les yeux de Mendez des barricades et des retranchements autour des bâtiments. Ces préparatifs de résistance furent brusquement interrompus par l'apparition inattendue de la dernière colonne sortie de Vittoria. Le colonel Du Pin, venu à travers bois, déboucha par Enchillado en face de Santa-Maria. Mendez fut aperçu au balcon de l'*hacienda*. Un escadron précédé des notables fut lancé à la charge ; malgré les eaux de la Corona et les décharges des défenseurs, l'élan ne fut pas